

HÉLÈNE LENA CALVEZ

Le passager clandestin

Témoignage sur le syndrome
du jumeau perdu



Hélène Lena Calvez

Le passager clandestin

Témoignage sur le syndrome du jumeau perdu

© Hélène Lena Calvez, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6057-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

CHAPITRE 1

LE Puits DE L'ÊTRE

« L'enfance est le puits de l'être. »

Gaston BACHELARD

« Les hommes sont comme des fleuves
dont l'origine est souvent inconnue. »

MAHABARATA

Je suis née à Brest un 21 décembre à 5 heures du matin. Je suis sortie du ventre de ma mère et j'ai poussé mon premier cri.

Et pendant longtemps j'ai essayé de croire que ma vie avait commencé là.

On pensait à cette époque qu'un nouveau-né n'avait guère plus de conscience qu'un animal, que l'important était de lui donner des biberons à heures fixes et de l'emmailloter dans des layettes pastel tricotées par toutes les femmes de la famille. C'est donc ce qu'on a fait pour moi.

Dans ma lignée maternelle, il y avait eu des jumeaux et cette éventualité avait été discutée entre mes deux grand-mères. L'une disait : « C'est beaucoup de travail ! » et l'autre rétorquait : « C'est rien ça le travail ! ». Elle parlait d'expérience, et aussi sans doute, avec un peu de tristesse, car alors qu'elle était adolescente, elle avait perdu ses petits frère et sœur jumeaux de deux ans, morts de la rougeole.

Mais puisque j'étais arrivée toute seule, la question ne se posait plus.

C'est mon père qui m'a déclarée à l'Etat Civil le lendemain de ma naissance. Pensait-il à moi en se rasant avant d'aller à la mairie ? J'imagine qu'il était content tout de même, bien que je ne fusse qu'une fille, de sa première enfant.

J'ai reçu le prénom de « Hélène » avec son versant sombre, énigmatique et inquiétant : « elle, haine », les deux consonnes L et N, qui étaient déjà présentes dans le prénom de ma mère, Aline. Qui était ce « elle » tant haï ? Une aïeule ? Sa mère ? Elle ? Moi ? Tout cela se confondait sans doute dans une haine confuse du féminin indifférencié. L'autre versant était lumineux : du grec « hélios » le soleil, symbole de l'amour et de la joie. Pour une fille qui était née au solstice d'hiver, jour que les latins nommaient « sol invictus », soleil invaincu, cela tombait bien. Transformer l'ombre en lumière, mon prénom était déjà tout un destin.

Plus tard, quand je découvrirai l'écriture, cela me plaira qu'il commence par un H, la plus majestueuse de toutes les majuscules, celle qui demande la plus grande maîtrise du mouvement du porte-plume, pour aller jusqu'au bout, mener à bien le tracé des quatre boucles, sans faillir, sans manquer d'encre, avec les pleins et les déliés, et le petit trait au milieu, la petite coupure qui sépare les deux côtés. Le H ressemblait au « Grand Pont », le grand pont levant de ma ville natale, et je trouvais que c'était un bon présage, ces deux colonnes jumelles liées par le milieu du corps. C'était du solide !

Dans la Bretagne rurale d'autrefois, les nouveau-nés repartaient souvent très vite et il n'était plus grave destinée que de mourir sans avoir été baptisé. Cette croyance était encore vivace dans ma famille paternelle qui s'est hâtée de me porter à l'église pour me passer à l'eau bénite dès ma sortie de la maternité, au sixième jour de ma vie. Petit baptême à la sauvette, précipité, comme si la mort était prête à mettre la main sur moi plus vite que la religion.

Ma mère n'a pu y assister. C'était aussi une coutume, d'origine judaïque, mais encore en vigueur en Bretagne : les nouvelles accouchées devaient attendre une cérémonie dite « de relevailles » pour retourner à l'église.

Dans la foulée du baptême, on présentait le nouveau-né à la mairie pour établir son état civil mais ce qui donnait le nom était le baptême religieux et non l'enregistrement républicain.

Durant mon enfance, j'ai entendu plusieurs fois parler de ces croyances liées au baptême et je me sentais remplie d'interrogations. D'une part, je me disais que trois gouttes d'eau ne sont rien quand on vit dans ce monde sous le soleil, mais quelque part au fond de moi, je sentais s'ouvrir, comme une faille d'angoisse, la longue nuit des enfants morts sans avoir été baptisés, blancs et pâlichons, semblables à de petits fantômes de cire, se tenant par la main pour ne pas se perdre et me regardant de leurs grands yeux tristes et implorants. Les pauvres ! Ils étaient condamnés à errer dans les limbes pour l'éternité, comme nous l'avait appris Sœur Jeanne au catéchisme.

Je percevais une dissonance vague, un malaise diffus : quelque chose n'avait pas eu lieu. Je ne savais pas quoi mais ce hiatus générait un vide qui s'insinuait partout, un trouble qui se déplaçait sans cesse. À cause de cette faille, dont j'étais bien sûr, à cette époque, inconsciente, je ne parvenais pas à construire une représentation cohérente de la réalité et ressentais presque en permanence un sentiment d'étrangeté.

On nous avait enseigné, qu'en cas de danger mortel d'un non-baptisé, nous avions le droit, et même le devoir, de donner nous-mêmes le baptême, et même avec de l'eau du robinet si nous n'avions pas d'eau bénite sous la main. Très consciencieusement j'avais donc inclus cette compétence dans mes projets d'avenir et je me demandais si je serais capable d'effectuer un baptême, au même titre qu'un bouche-à-bouche ou une trachéotomie, un jour, pour sauver quelqu'un. En attendant, je m'y entraînaï sur mes poupées qui étaient baptisées et rebaptisées, à l'eau d'Evian pour faire plus solennel.

J'ai un an, j'apprends à marcher et je me suis lancée dans la longueur du couloir. À droite s'ouvrent deux portes, deux grands trous sombres et incertains, passages délicats car, à ces endroits, il n'y a plus de mur à quoi me tenir, je dois me risquer pour quelques pas sans appui. Tout au bout du couloir, dans la fenêtre de la cuisine, m'appelle le soleil, tout rayonnant d'amour et de lumière, et je m'avance vers lui. Je m'avance de l'ombre vers la lumière, soulevée par l'espérance et la joie. C'est mon premier souvenir.

Dans ce souvenir, il n'y a personne d'autre. Ce n'est pas vers un autre humain que me portent mes pas branlants. Ce n'est pas un visage humain qui me signifie son amour. Ce n'est pas à l'appel d'une voix humaine que je réponds. C'est la beauté et la bienveillance de la nature qui me donnent le désir d'avancer. Mais je suis seule au sein de ce monde.

Tout ce que je sais de ma petite enfance repose sur mes propres souvenirs et sur quelques éléments recueillis plus tard auprès d'une tante. Mes parents ne m'ont jamais parlé de moi. Ils semblaient incapables de me donner une représentation de ma naissance ou de mon histoire. J'ai souvent eu le sentiment que ma mère en effaçait le souvenir ce qui s'exprimait, par exemple, par une répétition d'actes manqués pour mon anniversaire. Même un enfant, surtout un enfant, a l'intuition du sens caché de ces manquements.

J'appartenais à la catégorie des enfants « évitants ». Je cherchais à m'éloigner de ma mère et j'évitais autant que possible son regard. Elle me causait carrément une aversion phobique car je me sentais en permanence menacée. Ni mon père, ni ma mère ne m'ont jamais dit une seule parole d'affection ou de louange. Ma mère ne m'adressait que des remarques négatives. Quant à mon père, il ne me parlait pas.

Un jour, dans la chambre de mes parents, dans le berceau ovale qui avait été le mien, j'ai découvert, apparu par enchantement, ô merveille, un cadeau du ciel : un bébé tout rond et tout rose. On m'a alors dit que c'était ma sœur et je l'ai tout de suite adorée. Contrairement à une idée répandue concernant les relations aîné-e/cadet-te, je n'ai jamais ressenti la moindre jalousie envers elle. Elle me dira d'ailleurs plus tard qu'elle avait eu une dépression précoce et que c'était ma voix qui l'avait reliée à la vie.

Plus tard, est né mon frère mais je n'ai pas de souvenir de son arrivée. Il faut dire que nos parents se sont employés à diviser la fratrie comme s'ils avaient eu d'abord deux filles, puis ensuite, enfin, l'enfant attendu.

Quand ma sœur a grandi, elle est venue me rejoindre dans une chambre pour nous deux, dans des lits jumeaux, elle à gauche et moi à droite. Notre mère,

d'autres personnes aussi nous achetaient souvent des vêtements ou des jouets en double, souvent bleus pour moi et roses ou rouges pour elle. Cela me renvoyait l'idée que j'avais quelque chose de plus « garçonnier ».

Nous étions maintenues dans une sorte de gémellité artificielle, considérées comme une entité dénommée « les filles » par notre mère et « Aglaë et Sidonie » sobriquets inséparables et interchangeableables par notre père. Comme si nous n'avions qu'une identité partagée et devions mener des vies semblables. Mon avance d'aînée n'était en rien reconnue, j'ai dû manger longtemps des aliments en purée et attendre pour aller à l'école que ma sœur ait l'âge d'y entrer aussi. La situation était aussi défavorable pour l'une que pour l'autre : j'avais l'impression d'être entravée, d'avoir toujours un fardeau à traîner, et elle ne trouvait pas non plus son identité, vivant comme dans mon ombre.

Le jour où nous avons déménagé dans une maison plus grande, nos lits jumeaux ont été séparés et nous nous sommes retrouvées chacune dans sa chambre, rose pour elle et bleue pour moi. C'est à ce moment-là que j'ai commencé à avoir des insomnies. La nuit, je ne dormais pas. J'écoutais craquer la charpente de cette maison neuve, j'écoutais le vent d'ouest balayer le sommet de la colline et je ressentais la peur de grandir et aussi peut-être le chuchotement ténu mais néanmoins prégnant du mystère de la mort.

Je me souviens d'un jeu que je faisais avec un petit garçon de l'école maternelle. Nous étions assis au bord du préau et nous formions entre nous un « gâteau » de sable. Nous y cachions un petit caillou en touillant bien de façon à ne pas pouvoir deviner où il était. Puis nous divisions le gâteau en deux et celui/celle qui trouvait le caillou dans sa part avait gagné. Quel plaisir ! C'était un jeu formidable ! J'aimais le couple garçon-fille, la symétrie, l'égalité, le partage, la chance. L'un gagne, l'autre perd, mais ce n'était pas définitif. Tout pouvait recommencer. Par l'alliance de la simplicité, de la rigueur et de l'acceptation du hasard, ce jeu était un modèle, un jeu sur « l'être deux ».

Malheureusement, une fois quittée l'école maternelle, j'ai toujours été dans des écoles de filles, j' ai dû attendre d'être en prépa pour retrouver la mixité scolaire et je le regrette fort.

Le baby-boom de l'après-guerre avait aussi été un « twin-boom » et les héros

jumeaux étaient nombreux dans la littérature enfantine. Dans les BD de l'époque, il y avait Sylvain et Sylvette, Babouche et Babouchette, Titounet et Titounette, Jo et Zette, Perlin et Pinpin, les deux jumelles rousses, Nicole et Colette. Et aussi la publicité des « Jumeaux Chicorée » : Marc et Dominique.

Parmi les BD que je lisais et relisais, j'aimais tout particulièrement les aventures de Line et Lann. Line était une petite Bretonne qui vivait au bord de la mer avec ses grands-parents. Un jour arrivait Lann, petite vietnamienne accueillie par la famille. Elles s'adoptaient mutuellement comme deux jumelles et le dessin mettait en valeur le contraste de leur apparence physique et la complémentarité de leur relation.

Mais je préférais tout de même les jumeaux de sexes opposés. Chaque soir nous regardions l'émission de télévision « Bonne nuit les petits » où figuraient deux personnages enfants symétriques : Nicolas, le garçon en pyjama que l'on supposait bleu, la télévision étant en noir et blanc à cette époque, et Pimprenelle, la fille en chemise de nuit supposée rose. Ce feuilleton quotidien devait en théorie conduire les enfants vers leur lit. Chaque soir on voyait Nicolas et Pimprenelle poser sagement la tête sur leur oreiller. Nounours éteignait alors la lumière et leur souhaitait bonne nuit avant de remonter sur le nuage du Marchand de Sable pour s'en aller au son d'une petite ritournelle.

En ce qui me concerne, j'allais me coucher avec de nombreuses interrogations au sujet de Nicolas et Pimprenelle : étaient-ils jumeaux ? Étaient-ils simplement frère et sœur ? Dans ce cas, qui était l'aîné-e ? J'avais envie de croire qu'ils étaient jumeaux mais j'aurais aimé que cela soit clairement énoncé. J'avais besoin de les situer précisément dans un ordre de temps. Et puis Nicolas et Pimprenelle se couchaient dans le même lit et cela me paraissait vaguement incestueux. « Bonne nuit les petits » était finalement une émission très troublante.

Un jour, j'avais peut-être six ans, assise dans mon lit, j'ai ressenti d'une façon très forte que « quelqu'un » aurait dû être là, que « quelqu'un » me manquait, que j'aurais dû avoir un grand frère, grand parce que protecteur. Cela ressemblait à un fantasme, une histoire imaginaire, ce que les psychologues pour enfants nomment un « roman familial ». Alors que c'était un petit fantôme, présent-absent, qui frappait tout doucement à la porte de ma mémoire. « Ouvre-moi,

souviens-toi de moi ». Mais la porte resterait fermée pendant des années encore.

« Mais comment font les autres ! Tu peux pas faire comme tout le monde ! » Vociférations de ma mère. Quels autres ? Que font-ils ? Qu'est-ce que je fais ? Qu'est-ce que je ne fais pas ? Pourquoi les autres c'est mieux ? Pourquoi moi c'est moins bien ? Mon esprit tourne comme un oiseau affolé dans le piège, ne comprenant pas que quoi que je fasse ce sera toujours « moins bien », inévitablement. Car tout ce qui m'est donné à comprendre, c'est que je suis nulle et tellement nulle que je ne sais même pas pourquoi. Discours pervers qui voudrait m'enfermer dans un labyrinthe de folie.

Ordres, injonctions, comparaisons toujours à mon désavantage bien entendu, dévalorisations, sommations à comprendre les choses sans qu'elles aient été expliquées, langage abscons, jeté sur moi, venant comme frapper même mon corps, cravacher mon cœur. Les paroles de ma mère ne sont que violence et destruction.

Je m'égarais dans ses énoncés paradoxaux : « Tu as encore réussi à te salir ! » J'ai réussi ou j'ai raté ? C'est bien ou c'est mal ? Maintenant j'ai compris que cela signifiait que je ne pouvais que « réussir » à échouer.

Et les claques ! J'ai à peine eu le temps d'ouvrir la bouche, je n'ai encore rien dit que déjà une claque, un « paré-à-virer », comme disait mon père qui lui n'en donnait jamais, s'abat sur moi. Je n'en comprends même pas la raison. Sans doute à cause de ce que j'aurais pu dire. Mais quoi ? Qu'est-ce que j'aurais pu dire ? Qu'est-ce que je ne dois pas dire ? Donc ça peut être tout, toute parole est potentiellement dangereuse. Alors je me la donne mentalement à moi-même, la baffe, je m'autocensure, j'entre dans une érosion mortifère de la faculté de parler, de communiquer, d'élaborer une pensée communicable qui partirait de moi vers l'autre. Je n'essaie même plus, à quoi bon !

Interdit de questionner, de créer, d'exister par la parole. Interdit de formuler l'interdit. Silence lourd qui nous englue imperceptiblement dans une forme de non existence. Interdit d'être. Je ne réagis plus, je reste à distance de tout, je garde mes pensées pour moi, je me replie, je m'enferme, je ne pleure jamais, je ne ressens plus rien au contact des autres.

Assise sur le vieux plancher plein d'échardes de ma chambre, j'enfile ma robe